

JOURNAL OF INTERDISCIPLINARY HISTORY OF IDEAS



2018

Volume 7 Issue 13
Item 2

– Section 2 : Articles –

Protestantisme, montagne et
environnement : une relation privilégiée ?

par
Laurent Tissot

JIHI 2018

Volume 7 Issue 13

Section 1: Editorials

1. *Editorial* (JIHI)

Section 2: Articles. Special Issue: Contemporary Luther / Luther contemporain

2. *Luther, la Réforme, la Modernité* (M. Albertone, O. Christin)

3. *Les Réformateurs, de l'ethos monastique à l'habitus académique* (O. Christin)

4. *Modernité catholique, modernité protestante. Batailles historiographiques à l'époque contemporaine* (E. Belligni)

5. *Protestantisme, montagne et environnement: une relation privilégiée?* (L. Tissot)

6. *Luther dans les documents du magistère pontifical du 500^e anniversaire de la naissance au 500^e anniversaire de la Réforme (1980-2017)* (P. Cozzo)

7. *Luther and his Catholic Readers: the Question of the Nuns* (E. Guillemard)

8. *Is Protestantism the Source of Modern Freedoms?* (V. Zuber)

9. *Elective Affinities and liaisons dangereuses: Luther's Heritage and the New Spirit of Capitalism* (D. Spini)

10. *Protestantisme et anarchisme* (P. Adamo)

Section 3: Notes

11. *Research Report | Forms, Patterns, Structures. Citation Analysis and the History of Analytic Philosophy* (E. Petrovich)

Section 4: Reviews

12. *Book Reviews* (J.-L. Bonniol)

.....

Protestantisme, montagne et environnement : une relation privilégiée ?

Laurent Tissot *

La relation entre protestantisme et environnement a fait l'objet de vives controverses tant historiques que théologiques. Notre article vise à savoir comment des voyageurs protestants – ou déclarés comme tels – perçoivent, au cours de leurs pérégrinations, la nature qu'ils traversent. Que disent-ils de la nature là où elle est, là où ils la parcourent, la voient, la sentent et non seulement dans ce qui les est transmis par des textes sacrés ou savants ? Nous nous servons à cet égard de deux textes complètement différents par leur nature, le statut de leur auteur, les motivations qui les animent et les lieux décrits. Tout les oppose sauf deux éléments, la période qui les voit être écrits et l'origine protestante de leur auteur. Le premier, rédigé en 1865 par Marc Dufour, a pour cadre les Alpes suisses et le second, écrit sept ans plus tard en 1872 par George Monro Grant, les Montagnes Rocheuses canadiennes. Ils s'inscrivent tous les deux dans un moment charnière de cette « invention de la montagne » voit en Suisse l'émergence d'une véritable « industrialisation du tourisme » et au Canada l'affirmation d'un sentiment national qui passe par l'intégration d'un vaste territoire dans le même Etat. Ces contextes expliquent les raisons qui poussent leurs auteurs à s'affronter à la montagne, le loisir pour Dufour et la politique pour Grant.

1. Religion judéo-chrétienne et environnement

Dans notre société, aucun nouveau système de valeurs fondamentales n'a été accepté pour remplacer celles du christianisme. De sorte que nous continuerons à voir s'aggraver la crise écologique jusqu'au moment où nous aurons abandonné le postulat chrétien selon lequel la nature n'a pas d'autre raison d'exister que d'être au service de l'homme.

* Université de Neuchâtel (laurent.tissot@unine.ch).

Saint François d'Assise, le plus grand révolutionnaire spirituel dans l'histoire occidentale, proposa ce qu'il pensait être une vision chrétienne alternative de la nature et de la relation de l'homme avec elle ; il essaya de substituer l'idée de l'égalité de toutes les créatures, y compris l'homme, à l'idée de la limitation illimitée de l'homme sur la création. Il échoua¹.

Écrits par un médiéviste américain, spécialiste de l'histoire des techniques, Lynn Townsend White Jr. (1907-1987), ces propos servaient de conclusion à un article paru en 1967 sur les racines historiques de la crise écologique de notre temps. En établissant des relations fortes entre religion, technologie et environnement, cet historien secouait les certitudes sur l'attitude bienveillante, voire même conciliatrice qui aurait fait de la religion chrétienne la protectrice de la nature. Aux yeux de cet historien, il ne faisait guère de doute au contraire que le dogme judéo-chrétien a été mu par la conviction que l'exploitation de la nature a été le ferment de notre rapport à elle². En débusquant, dans ses recherches historiques, les informations corroborant cette thèse et les insérant dans le temps long, il réfutait l'assertion selon laquelle l'alternative "franciscaine", longtemps admise pour évidente, ait pris le dessus sur la thèse "prédatrice". Sans s'y opposer fondamentalement, l'esprit scientifique qui allait se développer dès le 17^e siècle renforça encore cette pression sur la nature.

Révolutionnaire, la thèse de White fit très grand bruit. C'est qu'elle pouvait encore s'appuyer sur des textes bibliques, notamment un verset du Livre de la Genèse qui pouvait s'interpréter dans son sens³. Mais en démontrant l'impact

¹ Lynn T. White Jr., « The Historical Roots of our Ecological Crise », *Sciences*, 155, 10 March 1967, p. 1207. Cet article est paru en français sous le titre « Les racines historiques de notre crise écologique » dans l'ouvrage de Jean-Yves Goffi, *Le Philosophe et ses animaux. Du statut éthique de l'animal*, Éditions Jacqueline Chambon : Nîmes, 1994 (trad. par J. Morizot). Et dans la revue *KRISIS*, n° 15, *Écologie ?*, Paris, septembre 1993 (trad. par Alain de Benoist). Nous reprenons ici la traduction qu'en a donnée Jacques Grinevald in *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, ed. Dominique Bourg, Dominique Roch, Labor et Fides : Genève, 2010, p. 13-24.

² Pour une présentation exhaustive mais non sans admiration, cf. Jacques Grinevald, « La thèse de Lynn White Jr. (1966). Sur les racines historiques, culturelles et religieuses de la crise écologique de la civilisation industrielle moderne » in *Crise écologique, crise des valeurs ?*, op. cit., p. 39-67.

³ « Dieu crée l'adam à son image, le crée à l'image de Dieu, les crée mâle et femelle. Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre » (*Gn* 1, 28). Relevons que dans son article White ne fait pas mention de ce verset. Il s'appuie uniquement sur

négatif de la religion judéo-chrétienne sur l'environnement, elle suscita aussi beaucoup de critiques¹. Les milieux théologiques s'indignèrent de cette interprétation jugée très simpliste et unilatérale². En faisant de White une cible privilégiée, ces critiques se fondèrent surtout sur une exégèse des textes bibliques laissant rapidement de côté le débat historiographique que le médiéviste américain avait engagé³. En s'en tenant aux textes bibliques, maints observateurs surent ainsi démontrer que leur lecture devait s'entourer d'une grande prudence et que d'autres passages nuançaient fortement le texte de la Genèse⁴. S'appuyant sur des sources philosophiques notamment, des auteurs ont abouti à des considérations plus contrastées, notamment l'admission que, dans ce tourbillon de critiques, de lectures et de relectures, la question devait être mieux précisée et circonscrite⁵.

La communauté des historiens des sciences et de la technologie s'empara des thèses de White dans une approche plus factuelle, plus proche aussi des méthodes que l'historien américain avait utilisées⁶. S'impliquant dans une recherche du contexte dans lequel les monastères voyaient leur rôle au Moyen-Âge, plusieurs études montrèrent les limites de ses analyses⁷. En parallèle à la critique purement historiographique, un élément biographique a aussi été mis

des sources historiques et non bibliques.

¹ <https://sciencesetreligions.com/autour-de-lynn-white-et-des-racines-chretiennes-de-la-crise-ecologique-erreur-retrospective/>.

² Par exemple, Jacques Arnould, « Les racines historiques de notre crise écologique ». Lettre à Lynn White et à ceux qui s'en réclament », *Pardès*, 39/2, 2005, p. 211-219. DOI : 10.3917/parde.039.0211, <https://www.cairn.info/revue-pardes-2005-2-page-211.htm>; ou encore Jean Baštaire, « Pour en finir avec Lynn White Jr. », in *Crise écologique, crise des valeurs ?*, *op. cit.*, p. 69-76.

³ Jean-Jacques Lavoie, « Eco-sophie et éco-justice selon *Gn* 1,1-2,4a et *Jb* 38-41 », in *Projet de société et lectures chrétiennes*, ed. Camille Ménard, Florent Villeneuve, Ed. FIDES : Québec, 1997, p. 271-303.

⁴ Sandrine Petit, « Christianisme et nature : une histoire ambiguë, *Courrier de l'environnement de l'INRA*, n° 31, août 1997, p. 23-28.

⁵ Pierre Gisel, « La critique de l'anthropocentrisme : une vérité du paganisme ? », *Pardès*, 39/2, 2005, p. 187-201. DOI : 10.3917/parde.039.0187, <https://www.cairn.info/revue-pardes-2005-2-page-187.htm>.

⁶ Olivier Moeris, « Une réponse à la thèse Lynn White », *Les racines historiques de notre crise écologique*, juin 2009 – <https://www.fichier-pdf.fr/2013/07/10/reponse-white/>.

⁷ Elspeth Whitney, « Lynn White, Ecotheology, and History », *Environmental Ethics*, 15/2, 1993, p. 151-169, https://www.pdcnet.org/pdc/bvdb.nsf/purchase?openform&fp=enviroethics&id=enviroethics_1993_0015_0002_0151_0169.

en évidence, à savoir que Lynn White, à côté de sa fonction de médiéviste et de professeur dans plusieurs universités américaines réputées, était aussi un théologien protestant, fils du Révérend Lynn White, professeur d'éthique chrétienne. Sans être explicatif des raisons qui l'ont poussé à avancer des thèses aussi provocatrices, le lien mettait en évidence la réflexion particulière que pouvait porter un protestant sur une thématique aussi importante. De plus, son article s'inscrivait dans le contexte agité des années soixante où les campus américains poussaient à des remises en cause radicales qui répondaient notamment, comme l'avance Olivier Baldin, « à leur critique du matérialisme, de la technocratie et du scientisme, ces derniers pouvant certes conduire sur la Lune, mais en même temps dégradant et polluant l'environnement »¹.



2. Religion protestante et environnement

Si, pour White, le dogme judéo-chrétien est à considérer dans un sens global malgré son engagement dans l'église presbytérienne, la possible singularité de la Réforme protestante dans sa relation avec la nature a suscité l'attention de plusieurs recherches². Contredisant frontalement les thèses de White, certains auteurs soutiennent l'idée qu'il y aurait eu en effet un traitement différent dans la pensée religieuse issue de la Réforme vis-à-vis de l'environnement, traitement qui résulterait d'une plus grande ouverture et d'une adaptation au 19^e siècle de la théologie luthérienne allemande « à l'idée bourgeoise de nature »³.

¹ Olivier Baldin, « Biographie de Lynn White (1907-1987) », *Stratégies énergétiques, biosphère et société*, 1993-1994, p. 126-127, <http://asbric.pagesperso-orange.fr/bibli/e-white.html>.

² Stéphane Lavignotte, Otto Schaefer, « Une spécificité protestante ? », *Information – Evangélisation*, Numéro spécial sur *Environnement et développement durable*, mars 2008, http://blog.bibleetcreation.com/public/Infos_et_evangelisation/Specificite_prot_Lavignotte_schafer_F.pdf.

³ Maurice Boutin, « La lecture écologique de la Bible et de ses apories », in *Environnement et développement : questions éthiques et problèmes socio-politiques*, ed. José A. Prades, Jean-Guy Vaillancourt, Robert Tessier, Fides : Saint-Laurent, Québec, 1992, p. 210.

Si nous replaçons cette relation dans un contexte historique et culturel plus large, elle se heurte évidemment à ce que Max Weber a théorisé dans son essai fameux sur l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme¹. Comment en effet concilier une attitude agressive et anthropocentriste vis-à-vis de la nature dans le but unique de servir l'homme pour son salut dans la vie éternelle telle qu'elle ressortirait des constats wébériens et celle qui agirait dans le sens induit par une lecture "franciscaine" fondée sur la protection, sur le long terme, des œuvres de Dieu ? Pierre Jacquirot a bien mis en évidence le paradoxe en relevant que

c'est dans certains pays à héritage protestant que se sont révélés de la manière la plus radicale les mouvements contestant le modèle de production de masse. Et la dégradation de l'environnement s'interprète désormais théologiquement comme une atteinte à la Création divine. L'interprétation de Weber est-elle dès lors caduque ?².

Dans cette perspective, l'exemple des Etats-Unis est particulièrement intéressant. Mark Stoll a montré toutes les ambiguïtés dans le rapport conflictuel entre la conquête d'une civilisation industrielle dévoreuse de ce que la nature offre de bon et de sain et la destruction que cette même conquête entraîne à sa suite³. Mais posée ainsi, la question reste encore confinée, comme on l'a vu dans les critiques adressées aux thèses de White, dans une approche théologique et exégétique de l'étude de textes bibliques et dans leur herméneutique.



¹ Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Gallimard : Paris, 2013 (1^e éd. originale en allemand, 1905).

² Pierre Jacquirot, « Esprit protestant et conscience écologique », *Cahiers de la revue de théologie et de philosophie* 18, La Nature. *Actes du 25^e Congrès de l'Association des Sociétés de philosophie de langue française (ASPLF)*, ed. Daniel Schulthess, Société de philosophie de Suisse romande : Genève, Lausanne, Neuchâtel, 1996, p. 240.

³ Mark Stoll, *Protestantism, Capitalism and Nature in America*, University of New Mexico Press Albuquerque : 1997 et, plus récemment, *Inherit the Holy Mountain. Religion and the Rise of American Environmentalism*, Oxford University Press : Oxford, 2015.

3. Voyageurs protestants et environnement

Sans qu'elle en soit dissociable, nous aimerions la compléter en nous intéressant à la perception de la nature des voyageurs protestants au cours de leurs pérégrinations ou leurs découvertes¹. En d'autres termes, nous voudrions saisir ce qu'ils disent sur le terrain même de la nature, là où ils sont aux prises avec elles, là où ils la parcourent, la voient et la sentent et non seulement dans ce qui leur est transmis à travers les textes bibliques. L'intérêt pour la montagne nous servira d'étude de cas. Certes, le sujet est connu et a vu plusieurs travaux s'y atteler. Les récits sont en effet nombreux à refléter le sentiment très étroit qui lie l'origine protestante des voyageurs et l'attitude protectrice qu'ils abordent dans leurs écrits vis-à-vis de la montagne. Ce serait cependant tomber dans le piège du déterminisme naïf que d'admettre que les récits de voyageurs catholiques ne s'y prêtaient pas non plus². Dans l'ordre d'explication webérien, les catholiques ont toujours dissocié les activités profanes et sacrées, « le travail ne porta[nt] jamais en soi d'espérance de vie après la mort »³. Ce qui tendrait à dire que la propension à « jouir de la vie » chez les catholiques et donc à actionner des activités de loisir y serait peut-être plus grande. Mais historiquement, la grande vague qui se met en mouvement dès la deuxième moitié du 18^e siècle avec ce qu'il convient d'appeler « l'invention de la montagne » amène à s'interroger sur le sens à donner à ce rapport nouveau qui joindrait dorénavant une éthique ascétique protestante faisant du travail l'élément clé de l'existence à une fascination pour la hauteur, source de savoir, de contemplation et d'affirmation de soi. Comment dès lors expliquer qu'en donnant à la valeur eschatologique du travail une place centrale, ces milieux protestants auraient été dans le même temps à la base de cette attirance ou, dans tous les cas, y aurait joué un rôle important ?

Dans un article qui fait suite à son ouvrage pionnier sur le Mont Blanc, Philippe Joutard pose explicitement la question de savoir si la haute montagne n'est

¹ Nous donnons au terme « voyageur » une définition large incluant tous ceux qui voyagent pour différents motifs que ce soit des alpinistes, des touristes, des militaires, des pèlerins, des savants, des explorateurs et d'autres.

² Etienne Bourdon, *Le voyage et la découverte des Alpes. Histoire de la construction d'un savoir (1492-1713)*, PUPS : Paris, 2011.

³ Pierre Jacquot, « Esprit protestant et conscience écologique », *op. cit.*, p. 241.

pas une invention protestante¹. Il fait écho à ce que d'autres observateurs ont admis, que ce soit l'écrivain André Gide – « L'admiration de la haute montagne est une invention du protestantisme » – ou le philosophe Bernard Charbonneau – « La découverte et la protection de la nature sont nées dans les pays protestants »². Nicolas Giudici en a fait aussi le sujet d'un livre sur la « philosophie du Mont-Blanc » qui verrait la naissance, à la suite de l'alpinisme, d'une économie immatérielle, pendant de l'économie matérielle que la Révolution industrielle aurait notamment maximisée³.

La centralité du travail serait certes toujours omniprésente mais elle serait, en l'occurrence, liée à une autre expression qui en symbolise les fondements, le mérite personnel et la curiosité scientifique. Dans cette perspective, on ne peut dissocier les multiples facteurs qui s'enchevêtrent dans cette conquête de la montagne : science, progrès, santé, religion, esthétisme, culture pour n'en citer que quelques-uns forment un tout qui ne se démêle que peu à peu⁴. Mais dans cet intérêt la nature religieuse n'est pas le moindre car comme l'avance Odon Vallet « [p]lus l'Europe des plaines était gagnée par l'incroyance, plus les "hommes de Dieu" élaboraient une métaphysique de la verticalité, se hissant au-dessus de leurs ouailles pour approcher le Très-Haut. Ils évangélicisaient la conception nietzschéenne du Surhomme et du triomphe de la volonté [...] »⁵. Reste à expliquer pourquoi les grimpeurs protestants auraient été les plus nombreux et les plus assidus...

En complément à ces propos, il nous faut prendre en considération une autre notion, beaucoup développée en Amérique du Nord, parce que fondatrice d'un rapport unique à la nature, la notion de *wilderness*⁶. Car l'attrait pour la mon-

¹ Philippe Joutard, « La haute montagne, une invention protestante ? », *La haute montagne. Vision et représentations de l'époque médiévale à 1860. Le Monde alpin et rhodanien*, 1-2, 1988, p. 123-132.

² Cité par Stéphane Lavignotte, Otto Schaefer, « Une spécificité protestante ? », *op. cit.*

³ Nicolas Giudici, *La philosophie du Mont Blanc : de l'alpinisme à l'économie immatérielle*, Grasset : Paris, 2000.

⁴ Aurélie Luther, « La grande peur dans la montagne » ? *Littérature viatique, savante et géographique sur l'espace alpin de la Confédération entre la Renaissance et les Lumières*. Thèse présentée à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, 2015, <https://doc.rero.ch/record/277541/files/00002558.pdf>.

⁵ Odon Vallet, « L'alpinisme : techniques et symbolique de l'ascension », *Les cahiers de médiologie*, 6/2, 1998, p. 256.

⁶ *American wilderness. A New History*, ed. Michael Lewis, Oxford, Oxford University Press : Oxford,

tagne n'est pas forcément associé à sa protection. Pour prendre les exemples de l'alpinisme et du tourisme, il est certain qu'ils reposent tous deux sur une même approche, celle de jouir de la pureté de leur objet. Mais en le laissant à la consommation d'un grand nombre, ils amènent en conséquence à sa lente détérioration voire à sa progressive disparition¹. La notion de *wilderness* évite cette impasse car elle délimite très précisément les liens entre la nature non humaine et la présence humaine sur terre dont les conséquences écologiques deviennent à terme clairement visibles². Après avoir suscité pendant très longtemps les pires effrois, elle devient positive parce que, sous l'influence du sublime romantique et par l'effet de la Frontière aux Etats-Unis, elle incarne, comme l'a très bien montré William Cronon dans un éblouissant article, le lieu irremplaçable de l'éden et du mythe de nos origines³. Il s'agira ainsi de mieux distinguer, dans le cercle des voyageurs protestants au sens large du terme, ce qui fonde la *wilderness* dans sa capacité à redéfinir les liens entre l'humain et le non humain dans l'espace de la montagne, et notamment à montrer comment des acteurs perçoivent ces liens, les explicitent et les diffusent dans la société.

Nous nous servirons à cet égard de deux textes complètement différents par leur nature, le statut de leur auteur, les motivations qui les animent et les lieux décrits. Tout les oppose sauf deux éléments, la période qui les voit être écrits et l'origine protestante de leur auteur.

Le premier, rédigé en 1865 par Marc Dufour, a pour cadre les Alpes suisses et le second, écrit sept ans plus tard en 1872 par George Monro Grant, les Montagnes Rocheuses canadiennes. Ils s'inscrivent tous les deux dans un moment charnière de cette "invention de la montagne" qui voit en Suisse l'émergence d'une véritable "industrialisation du tourisme" et au Canada l'affirmation d'un sentiment national qui passe par l'intégration d'un vaste territoire dans le même

2007 ; Roderick F. Nash, *Wilderness and the American Mind*, University of Wisconsin : Madison, 1965.

¹ Nous avons traité de la question dans une autre contribution, « "La montagne n'est pas suffisamment imposante". Alpinisme et tourisme face à la *wilderness* », dans *Gravir les Alpes du XIX^e siècle à nos jours. Pratiques, émotions, imaginaires. Société d'histoire de la Suisse romande. Actes du Colloque de Salvan, 22-24 septembre 2016* (à paraître).

² Max Oelsehlaeger, *The Idea of Wilderness. From Prehistory to the Age of Ecology*, Yale University Press : New Haven 1991.

³ William Cronon, « Le problème de la *wilderness*, ou le retour vers une mauvaise nature », *Écologie & politique*, 38/1, 2009, p. 173-199. (Première édition en anglais en 1995).

Etat. Ces contextes expliquent les raisons qui poussent leurs auteurs à s'affronter à la montagne, le loisir pour Dufour et la politique pour Grant. Comme nous le verrons dans l'analyse de leur récit, tous deux baignent dans une atmosphère protestante très prégnante.



4. Une course à quatre

L'amitié et le désir de se retrouver ensemble durant quelques jours sont à la base de l'excursion menée, en été 1865, par un groupe de quatre jeunes gens dans les Alpes de Suisse centrale. L'un d'entre eux, Marc Dufour (1843-1910), tient la chronique de leur randonnée et, non sans humour et auto-dérision, décrit les aventures que le groupe connaît¹. Cette randonnée n'a pas d'autre but que le plaisir partagé à un moment où la Suisse s'ouvre au tourisme alpin. Le spectacle de la nature reste le point central de ces pérégrinations cantonnées alors à l'été. Mais au gré des rencontres, rires, amusements, séductions, moqueries ainsi que coups de sang à la vue de certains spectacles, notes d'hôtel et autres expériences gastronomiques plus ou moins heureuses rythment, durant les cinq jours de l'excursion, le quotidien.

Les quatre amis, âgés entre 21 et 24 ans, sont liés par des réseaux étroits et complexes, sociaux, familiaux, scientifiques². Ils ont pour nom, outre Marc Dufour, Gabriel de Rumine, Gustave Schlumberger et Louis-Casimir (appelé Anatole dans le récit) de Coppet. Ils sont déjà dotés d'un capital social, culturel et financier non négligeable et même important pour certains d'entre eux, notamment Gabriel de Rumine, jeune ingénieur d'origine russe et à la tête d'une fortune considérable, Gustave Schlumberger, futur médecin – mais passionné

¹ Marc Dufour, *Une course à quatre. Cinq jours au travers la Suisse centrale en 1865*, ed. Catherine Saugy, Geneviève Heller, Ed. d'en bas : Lausanne, 2012.

² Ces informations et celles qui suivent sont tirées de l'introduction rédigée par Catherine Saugy et Geneviève Heller, *op. cit.*, pp. 9-32.

d'orientalisme qui sera sa raison d'être – et héritier d'une famille d'industriels alsaciens alors que Louis-Casimir de Coppet, docteur en sciences est le fils d'un riche banquier suisse émigré à New York et vivra par la suite de ses rentes entre Lausanne, Nice et le lac de Thoune. Seul, le scribe du groupe, Marc Dufour, fils d'instituteur, est d'origine plus modeste. Mais il compensera cette "infériorité sociale" par une brillante carrière qui le voit, après des études de médecine, devenir professeur d'ophtalmologie à l'Université de Lausanne et dont la réputation dépasse les frontières nationales¹.

Partir en excursion dans les Alpes n'a rien de surprenant. Si les Anglais ont montré la voie surtout à partir de 1830, les chemins de randonnée sont aussi parcourus par d'autres aventureux, suisses et autres, et pas seulement par des alpinistes². L'exemple le plus fameux reste celui de Rodolphe Töpffer qui, mu par des convictions pédagogiques, avait déjà manifesté, non sans humour aussi, un intérêt pour ce genre de pratiques³. Il est loin d'être seul dans son cas.

S'il a la plume facile, le récit de Marc Dufour n'a rien de prétentieux. Ce qu'il écrit n'est pas destiné à une publication. La légèreté du ton, les allusions, les clin d'œil montrent que les lecteurs ne devaient pas dépasser le cercle de ses compagnons de voyage. Retrouvé dans les archives de Marc Dufour, ce genre d'album de voyage est jalonné par des dessins pris sur le vif et se conçoit comme une "boîte" à souvenir que l'on ressort à l'occasion⁴. Mais l'usage privatif qui lui est réservé amplifie son intérêt dès lors que les descriptions qu'il renferme ne se parent d'aucun filtre littéraire ni biais commercial. Le premier degré s'affirme ici en toute impunité. Comment donc Marc Dufour rend-il compte de sa rencontre et de celle de ses amis avec la montagne ?

Les allusions religieuses sont quasi absentes dans le récit, mais, à part Gabriel de Rumine, tous ont vécu dans des atmosphères qui les rendent très sensibles

¹ Guy Saudan, *La médecine à Lausanne du XVI^e au XX^e siècle*, Editions du Verseau : Denges, 1991, p. 78 ss.

² Laurent Tissot, *Histoire du tourisme en Suisse au XIX^e siècle, Les Anglais à la conquête de la Suisse*, Alphil, Neuchâtel, 2017.

³ Rodolphe Töpffer, *Voyages en zigzag ou Excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes*, J.J. Dubochet Le Chevalier : Paris, 1846.

⁴ Un autre bel exemple est donné par Jemima Morrell, *Voyage dans les Alpes en 1863. Carnet de route*, Cabédita : Yens, 1995 ou encore Victor Rilliet, *En zigzag derrière Töpffer. Deux jeunes bâlois dans les Alpes en 1864*. Société des Traditions Populaires : Bâle, 1999.



Marc Dufour

(Guy Saudan, *La médecine à Lausanne du XVI^e au XX^e siècle*, Editions du Verseau : Denges, 1991, p. 99 ; reproduction par la BCU Lausanne, <https://db-prod-bcu1.unil.ch/persovd/detailautcent.php?Num=1007>)

à leurs origines protestantes. Marc vient d'une famille d'instituteurs enracinée dans les milieux libéraux et réformés du Canton de Vaud qui fondent sa trajectoire politique et idéologique. Gustave, éduqué par un père darbyste particulièrement exigeant sur le plan des principes est lié aux milieux protestants alsaciens alors que Louis-Casimir est solidement ancré dans une famille de banquiers protestants vaudois. Les structures symboliques sont donc bien présentes dans leur perception des lieux et la description des randonnées dans des espaces qui deviennent des éléments recherchés peut se lire dans cette perspective.

Le 29 août 1865, ils atteignent en voiture attelée les chutes de Reichenbach près de Meiringen :

Des tourbillons de poussière aqueuse annoncent à quelque distance la dernière chute du Reichenbach ; nous l'apercevons depuis le chemin, un peu cachée, par une scie et un moulin. Pour la visiter mieux il faudrait payer 25 centimes. Gustave nous montre d'en bas les chutes supérieures auprès desquelles il y a un pavillon très peu rustique. Une paroi de planches fait son possible pour cacher la cascade à ceux qui ne veulent pas payer la finance d'entrée [...] C'est indigne ! Que ceux qui veulent admirer les chutes entre un biscuit et un verre de Malaga paient leur sybaritisme ; que ceux qui veulent préserver leur teint du soleil et leurs vêtements de la vapeur paient leur délicatesse, nous le voulons bien. Mais, avoir l'impudence d'empêcher un premier venu qui ne demande qu'un coin de gazon pour admirer ! [...]. Le beau de la nature est un bien commun. Les fruits d'un arbre ont leur propriétaire, le pittoresque de cet arbre n'en a pas. L'eau des glaciers peut servir à quelqu'usage industriel, elle peut appartenir à l'Etat ou à quelqu'un d'autre ; mais la beauté de cette eau et l'effet artistique de son entourage tel que le créateur l'a construit est une propriété de tous ceux qui sentent et qui admirent. Et d'ailleurs, quand les hôteliers oberlandais ont bien barricadé leurs cascades et leurs rochers pour ne les laisser voir qu'aux élus, qu'ont-ils fait ? Ils ont à peine réussi à voiler la nature car celle-ci est trop grande et leurs forces sont trop petites, ils ont simplement gâté leur pays, dégoûté les étrangers, indigné leurs compatriotes, et se sont fait une réputation de pingres et de fesse-mathieu des mieux méritées. Qui ne passe devant ces misérables écrans sans se dire en levant les épaules : « Quelle folie ! ». A quand une paroi de planches qui dissimule la Jungfrau ?¹.

La colère se substitue rapidement à la surprise devant l'obligation de payer un droit d'entrée pour jouir de la vue d'une cascade. C'est le sujet de ce passage.

¹ Marc Dufour, *Une course à quatre. Cinq jours au travers la Suisse centrale en 1865*, op. cit., p. 75.

Mais au-delà de cette indignation, il y a l'expression d'un rapport à la nature qui fait de ce récit un témoignage particulièrement éclairant sur la conception de Marc Dufour face à sa manipulation dont certains promoteurs se permettent afin de maximiser les potentialités de développement touristique. Ce n'est pas tant la commercialisation qui pose problème à Marc Dufour que la privatisation d'une richesse appartenant à l'ensemble de l'humanité que cela suppose. L'exercice d'économie politique auquel il se prête dans le deuxième paragraphe ne laisse aucun doute sur le sens à donner à l'utilisation illégitime qui est faite d'un bien universel. Les produits de la nature sont privatisables mais pas l'œuvre du créateur qui, dans sa beauté et sa plénitude, ne peut être enlevée de la vue de quiconque.

Marc Dufour amorce une réflexion avant-gardiste dans son souci de préservation et de défense d'une nature immaculée¹. Le danger n'est pas encore lié à la destruction de la nature tout entière car celle-ci dépasse encore les possibilités des hommes et garde, vu son ampleur, une longueur d'avance sur les envies d'appropriation. A ses yeux, il vient avant tout de la cupidité de quelques-uns de s'arroger le droit d'en être les dépositaires et les bénéficiaires. Le discours de Marc Dufour se veut interventionniste dans le but de rendre impossible ce genre d'exclusion. Œuvres de Dieu, les beautés de la nature peuvent être admirées librement et sont accessibles à tous. Elles ne peuvent pas être soustraites du regard du commun des mortels, si pauvre soit-il. La question n'est pas discutable et n'a rien à voir avec l'aisance financière des visiteurs surtout quand on sait celle dans laquelle ses trois compagnons vivent : 25 centimes ne sont pas le genre de dépenses qui auraient pu les retenir.

Cela veut dire aussi que pour qu'elle reste belle, elle ne peut être non plus pervertie de quelque façon que ce soit. C'est l'impression qui ressort de la visite du groupe à une autre cascade, celle de Giessbach qui se jette dans le lac

¹ L'émergence des sentiments visant à protéger la nature contre les atteintes du tourisme deviendra un objet proprement politique au tournant des 19^e et 20^e siècle avec la création d'associations se donnant pour but de réglementer en la matière, notamment la *Ligue pour la beauté* et la *Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque*, plus connue sous le nom allemand de *Heimatschutz*. Cf. Diana Le Dinh, *Le Heimatschutz, une ligue pour la beauté. Esthétique et conscience culturelle au début du siècle en Suisse*, Université de Lausanne, Faculté des lettres, 1992 ; un exemple très éclairant est à trouver dans Alice Denoréaz, « Un funiculaire au sommet du Cervin ? Modernisation et identité nationale à la Belle Époque (1890-1914) », *Annales valaisannes*, 2012, p. 71-124.

de Brienz. La grande attraction est de la voir éclairée la nuit tombée par des dispositifs de feux et d'éclairage. Elle attire un nombreux public émerveillé par les couleurs qui donnent à l'eau des reflets changeants et surprenants. Les réactions de Marc Dufour sont moins virulentes que celles émises à Reichenbach, car la nature n'est pas soumise à un prix d'entrée même si elle est rendue artificiellement différente par des moyens extranaturels.

Certes l'illumination Giessbach est un beau spectacle ; elle frappe d'autant plus qu'on est toujours fort tenté de prendre l'extraordinaire pour le beau [...] Il y a dans cette splendeur un élément extranaturel qui n'échappe à personne et qui choque peu tout d'abord à cause de la nouveauté du fait. Ce que l'on voit n'est pas vrai, ni même le vrai idéalisé ; le spectateur le sent et il n'éprouve pas cette émotion qui naît de la vraie beauté¹.

Croire qu'on puisse rendre la nature plus belle par des illuminations sur commande aussi ingénieuses soient-elles ne fait qu'ajouter de la confusion dans l'ordre des sentiments et trahir la bonne foi des perceptions. La nature se suffit à elle-même et sa beauté n'est pas négociable. Elle doit être admirée telle qu'elle est et telle que Dieu l'a créée.

Marc Dufour s'afflige des prétentions de l'homme à manipuler la nature, soit en la réservant à quelques touristes grugés pour jouir de sa vue, soit en la colorant artificiellement dans la l'illusion de la rendre plus belle. Son combat préservationniste n'est pas à dissocier de son statut de touriste qui lui permet d'admirer les beautés du créateur. Mais ce statut impose des limites à tous ceux qui veulent en profiter, les touristes eux-mêmes mais aussi les promoteurs, limites qui sont définies par le créateur lui-même.

5. Ocean to ocean

C'est dans une autre perspective qu'il nous faut analyser les écrits du pasteur presbytérien canadien, George Monro Grant (1835-1902). Ordonné au sein de l'Église d'Écosse, il prend, en 1863, la responsabilité de l'église St. Matthew à Halifax et y reste jusqu'à ce qu'il accepte le poste de recteur de l'Université

¹ Marc Dufour, *Une course à quatre. Cinq jours au travers la Suisse centrale en 1865, op. cit.*, p. 72.

Queen, à Kingston (Ontario), en 1877. Il garde ce poste jusqu'à son décès. Figure de proue de l'église presbytérienne au Canada, il joue un rôle important en matière d'éducation et est fortement influencé par les travaux des réformateurs sociaux anglais. Son engagement dans les œuvres charitables est ainsi considérable sans compter sa défense des autochtones dans leur recherche de compensation et celle des travailleurs chinois qui étaient voués à être expulsés du Canada après l'achèvement de grands travaux ferroviaires¹.

Notre intérêt porté à ce pasteur trouve sa raison d'être dans son implication dans la vie politique et particulièrement dans la fondation, au sein de l'Empire britannique, d'une Confédération canadienne qui se réalise en 1867 et dont il se fait un défenseur acharné malgré des avis contraires dans sa propre communauté religieuse. Opposé à toute notion d'indépendance "à l'américaine", il contribue dans ses prêches et ses écrits à défendre un sentiment patriotique canadien. C'est dans cet esprit qu'il s'investit dans le projet d'établir une ligne de chemin de fer transcontinentale, projet qui doit concrétiser la promesse faite à la province de la Colombie britannique, en échange de son admission dans la Confédération, de créer un lien direct avec elle. Or, ce projet n'est pas envisageable sans une meilleure connaissance du territoire canadien, notamment dans sa partie ouest, soit du Lac Supérieur au Pacifique. C'est la raison qui pousse Grant à faire partie en 1872 d'une expédition dont la mission est de trouver, dans des espaces encore très largement méconnus, un tracé pour le chemin de fer. L'expédition est dirigée par Sandford Fleming (1827-1915), ingénieur en chef de la compagnie chargée de la construction de la ligne, le Canadian Pacific Railway². La présence de Grant dans cette expédition tient au fait que Fleming est aussi membre de l'église presbytérienne, raison de leur proximité et de leur

¹ Barry Mack, « Grant, George Monro », in *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 13, Université Laval/ University of Toronto, 2003, consulté le 3 janv. 2018, http://www.biographi.ca/fr/bio/grant_george_monro_13F.html.

² Mario Creet, « Fleming, Sir Sandford », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/ University of Toronto, 2003, consulté le 3 janv. 2018, http://www.biographi.ca/fr/bio/fleming_sandford_14F.html. Sandford Fleming a à son actif de très nombreuses réalisations et s'impose comme une des figures prédominantes dans l'histoire du Canada et dans celle des techniques et des sciences : à côté de la construction ferroviaire pour unir les provinces de l'Amérique du Nord britannique, il s'engage dans le développement de la profession d'ingénieur, la mise en place d'un télégraphe marin et la mesure universelle du temps. Il est couvert d'honneurs durant son vivant et fait l'objet de plusieurs biographies.

connivence¹. La connexion religieuse s'ajoute donc au facteur patriotique, technique et scientifique². Outre Fleming et Grant, l'expédition compte encore un médecin, ami de Grant, Arthur Moren, le fils de Sandford, Frank Fleming et un cuisinier Terrence M. Williams. En cours de route, se joignent encore à l'équipe un botaniste, John Macoun et un photographe, Charles Horetzky³.

Le voyage dure un peu plus de trois mois, du 1 juillet au 11 octobre 1872. La distance parcourue entre Halifax, lieu de départ, et Victoria à la pointe sud de l'île de Vancouver, lieu d'arrivée, est de 8'552 kilomètres dont le franchissement est réalisé par différents moyens :

Distance parcourue par le chemin de fer déjà existant	1540 km
Distance parcourue à cheval	3516 km
Distance parcourue en bateaux à vapeur	2715 km
Distance parcourue en canots ou en chaloupes	781 km

C'est à l'issue de ce voyage que Grant publie l'ouvrage qui en relate toutes les péripéties, ouvrage qui connaît un énorme succès et qui fait encore aujourd'hui l'objet de rééditions⁴. Même si plusieurs expéditions ont précédé celle de Sandford Fleming dans la première moitié du 19^e siècle et des narrations ont déjà décrit l'immensité des territoires, l'ouvrage de Grant marque un tournant dans la connaissance du Canada. Parsemé de plus de 60 dessins sur la base notamment des photographies de Horetzky, il marque l'imagination de ses habitants et leur rend envisageable l'idée, pour beaucoup encore impossible, de la réalité d'une nation s'étendant de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique. Il suscite aussi l'attention sur la possibilité de voir ces espaces devenir habitables et faire du Canada une "vraie" nation. Aussi prend-il une place centrale dans son histoire géographique et politique.

¹ Il est intéressant de relever que Sandford Fleming et George Grant sont à la base de la fondation d'un éphémère Club alpin du Canada à l'occasion de leur deuxième expédition dans les Rocheuses qu'ils entreprendront en 1883. Le Club alpin du Canada sera réellement fondé en 1906.

² Après de nombreux rebondissements politico-financiers face à l'ampleur de la tâche, la ligne sera ouverte en 1886. Pour son histoire, cf. Pierre Berton, *The Great Railway*, 1, 1871-1881, *the national dream* ; 2, 1881-1885, *the last spike*, McClelland and Stewart : Toronto, Montréal, 1970-1971.

³ Ces deux dernières personnes joueront par la suite un rôle important dans une meilleure connaissance du territoire canadien et le choix du tracé.

⁴ George M. Grant, *Ocean to Ocean : Sandford Fleming's Expedition through Canada in 1872*, James Campbell & Son : Toronto 1873.



Membres de l'expédition de Sir Sandford Fleming

Assis de g. à d. : Frank Fleming, Mme Fleming, Mme Moren, Dr. Arthur Moren.
Debout de g. à d. : Rev. G.M. Grant, Sir Sandford Fleming, Col. Robertson Ross (qui accompagne l'expédition de Toronto à Fort Garry. Il est l'auteur en 1873 d'un rapport sur la milice dans les provinces du nord-ouest et les territoires indiens).
Photographie prise en 1872, sans indications de lieu, certainement avant le départ de l'expédition. Même si elles ne font pas partie de l'expédition, les épouses ont été invitées à être aussi immortalisées.

Bibliothèque et Archives Canada, MIKAN 3195228,
http://collectionsCanada.gc.ca/pam_archives/index.php?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=3629938.

Au gré de l'avancement de l'expédition, le récit cumule les observations sur les populations rencontrées (les populations indiennes notamment pour lesquelles les descriptions sont nombreuses), le paysage, la flore, la faune, le climat, mais aussi sur le quotidien de l'équipée, les repas, les rapports entre les membres. Le récit est vif, ponctué d'anecdotes, mais toujours précis sur les lieux parcourus et les choses vues et goûtées.



La recension de Grant est intéressante dès lors qu'il aborde une nature quasi vierge – la *wilderness* à proprement parler – en ayant à l'esprit la conviction que cette nature n'est pas infranchissable même si elle présente, avec les Montagnes Rocheuses, un obstacles très sérieux¹. Nous nous arrêterons surtout sur les parties de l'ouvrage qui traitent du franchissement de cet obstacle. Comment, en qualité de pasteur presbytérien, marqué par la lecture luthérienne de la Bible et doté d'un caractère très fort, Grant fait-il part de ses sentiments à propos de la nature ? Comment décrit-il cette nature immaculée et largement inconnue que l'expédition dont il fait partie a pour but de dominer pour y construire un chemin de fer ? Est-il complètement obsédé par le souci de maîtriser et d'exploiter cette nature ? Ou se rend-il compte, à mesure de la progression de l'expédition, des qualités et des richesses qu'elle recèle au point de la protéger contre les agressions qu'elle aurait à subir ? Où pouvons-nous le situer – ou osons-nous même le faire – dans ce dualisme polémique dont nous faisons état avec les thèses de Lynn White ? N'y a-t-il pas risque d'anachronisme d'amener à croire que, au moment où le Canada se construit, on pourrait oser admettre que les terres sauvages et inexplorées devraient être protégées ? William Cronon montre que les questions identiques s'étaient posées aux Etats-Unis à peu près au même moment et qu'au cours de la deuxième moitié du 19^e de profonds changements s'y sont opérés. Alors que Grant se met en marche avec son

¹ Nous gardons cette appellation pour l'entièreté du massif. Géographiquement, il se divise en plusieurs chaînes, les Montagnes Rocheuses à proprement parler sont les premières atteintes en venant de l'est et plus à l'ouest les Selkirks.

expédition en 1872, le parc de Yellowstone est créé la même année. Henry David Thoreau s'est déjà fait connaître en déclarant en 1862 que la préservation du monde réside dans l'état sauvage et John Muir compare son arrivée dans la Sierra Nevada en 1869 au Paradis¹.

Le premier passage qui fait voir au lecteur cette chaîne de montagne se situe au chapitre 8 qui s'intitule simplement "Les Montagnes Rocheuses". L'expédition arrive au bord de la rivière Athabasca le 10 septembre 1872 d'où elle a, pour la première fois, vue sur les montagnes. Après avoir décrit la flore, Grand poursuit :

[Les montagnes] se dressaient audacieuses et abruptes à cinq ou six mille pieds au-dessus de la campagne boisée, – la limite occidentale des plaines, dont l'altitude était de trois mille pieds -, et formaient une longue ligne ininterrompue à travers notre chemin, sauf là où elles sont brisées du centre à leurs pieds, par le gouffre que l'Athabasca s'est forgé ou a trouvé depuis longtemps. "Il n'y a pas de Montagnes Rocheuses" a été la remarque de maints voyageurs déçus par les trajectoires choisies [aux Etats-Unis] par l'Union et Central Pacific Railways.

La remarque ne sera jamais faite par ceux qui voyagent avec le Pacifique canadien ; il n'y avait aucune ambiguïté sur le fait qu'il s'agissait de montagnes, ni sur l'endroit où elles commençaient. La ligne était définie, et l'escarpement aussi clair que si elles avaient été taillées et ciselées pour une fortification. Les sommets d'un côté de l'Athabasca étaient dentelés, aussi tranchants qu'une scie ; de l'autre, la Roche à Miette, immédiatement derrière la première ligne, se déployait en arrière fond tel un grand cube solide et ininterrompu de deux mille pieds de haut, un "front nu", vingt fois plus élevé que celui de Ben An ; et, au-devant et au-delà, au sud et à l'ouest, des chaînes étendues avec des sommets audacieux et des côtés creusés profondément, et des cavités loin en contre-bas, où autrefois, le bison des bois et le wapiti et maintenant l'original, le mouflon et l'ours trouvent abri. Il n'y avait rien de fantastique dans leurs formes. Tout était imposant. Et elles aussi étaient les nôtres, un héritage aussi précieux, sinon aussi abondant en blé et en lait, que les vastes et riches plaines qu'elles gardaient. Car les montagnes élèvent l'esprit, et donnent une inspiration de courage et de dignité aux races vigoureuses qui les possèdent, et qui respirent leur atmosphère².

¹ William Cronon, « Le problème de la *wilderness*, ou le retour vers une mauvaise nature », *op. cit.*, p. 174-176.

² George M. Grant, *Ocean to Ocean*, *op. cit.*, p. 231-232.

Le passage se termine par le premier couplet d'un cantique tiré du Psaume 95, 1-7 :

Sois loué pour ces collines,
Notre Dieu, Père éternel.
Notre force prend racine
Dans ce sol béni du ciel¹.

Grand ne fait pas mystère de ses sentiments. S'il reste impressionné par ce qu'il voit et par le fait que les montagnes se distinguent clairement de ce qui a précédé dans la progression de l'expédition, il n'est pas non plus accaparé par une quelconque peur ou menace devant ce qui l'attend. Il ne fait guère de doute non plus que, avec ses compagnons et au nom de tous les Canadiens, il se sente en toute légitimité propriétaire des lieux et que, muni des clés de ces multiples propriétés, il ait accès à ce qui, de droit, lui appartient. Car sous leur monumentalité, les montagnes recèlent des richesses dont l'homme doit profiter : non pas les biens matériels tels que les plaines traversées par l'expédition leur fournissent, mais les attributs spirituels dont elles sont porteuses. Les montagnes élèvent l'esprit dans un sens qui donne force, caractère et empathie à ceux qui les explorent. Grant reprend pour lui-même et son expédition les qualités qu'il juge indispensable pour affronter une telle nature. La référence au cantique 20 ne fait qu'accentuer ce point : s'il faut être fort pour parcourir la montagne, c'est qu'elle-même est la source de cette force comme créature de Dieu.

Associée à la montagne, la *wilderness* n'est donc pas qu'un terrain sauvage. Elle se distingue ici par sa faculté à doter l'homme d'aptitudes qui lui permettent d'avancer et de profiter de ce qu'elle offre. On peut discerner une forme d'impérialisme dans ces propos remplis d'une très grande détermination. Mais en même temps, l'idée demeure que la conquête de ces lieux n'est possible que parce qu'ils sont eux-mêmes la source des qualités qui permettent à l'homme de survivre : non seulement riches en biens matériels que d'autres lieux offrent – la plaine –, mais en biens spirituels. Détruire ces lieux, c'est détruire Dieu, c'est donc détruire aussi l'homme. Si l'homme peut en profiter, il ne peut sans autre les faire disparaître.

¹ Eglise de Jésus-Christ des Saints des derniers jours. Cantique 20. D'après le texte anglais de Felicia D. Hemans, 1793-1835 adapté par Edward L. Sloan, 1830-1874. On trouve des versions différentes, <https://www.lds.org/music/text/hymns/for-the-strength-of-the-hills?lang=fra>.

Le terme de *wilderness* est d'ailleurs utilisé à plusieurs reprises par Grant pour marquer cette dépendance envers Dieu et envers la nature vierge.

Dans la conclusion à son ouvrage, Grant est conscient de l'immense tâche qui attend le Canada pour pleinement assumer sa position de Nation. La chance est qu'il contient des lieux dotés des qualités indispensables à sa construction. Même s'ils ne sont pas à négliger, les plus grands dangers ne viennent pas des obstacles naturels qui génèrent la force permettant d'en profiter. Ils viennent des hommes eux-mêmes : la corruption et l'égoïsme dont les manifestations sont autant de freins à la construction du Canada.



6. Conclusion

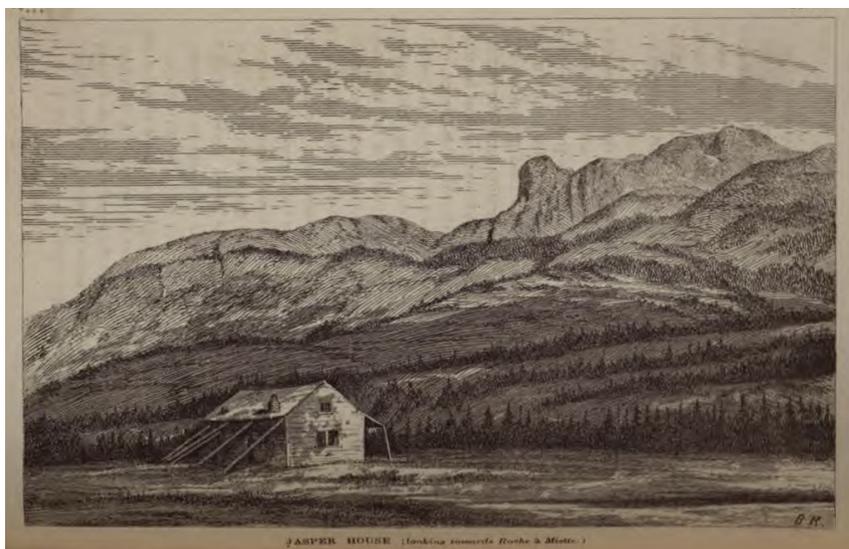
Il ne saurait être question d'aboutir, sur la base de deux seuls exemples, à une conclusion définitive sur l'attitude conservationniste ou non des voyageurs protestants dans leur approche de la montagne. Jugé sur le terrain, le lien entre protestantisme, voyageurs et environnement mériterait d'autres points d'ancrage géographiques et chronologiques. Des sources devraient aussi être mobilisées, celles des clubs alpins et de l'aménagement des stations notamment, celles aussi des ingénieurs chargés de la construction de la ligne transocéanique. De plus, parler de crise écologique au milieu du 19^e siècle peut prêter à discussion : tant Marc Dufour que George Grant n'en ont pas sérieusement conscience. Mais pourtant nos deux voyageurs présentent des cas intéressants : la logique qui prévaut dans leur démarche s'inscrit à bien des égards dans une même sensibilité religieuse certainement plus affirmée chez le Canadien, mais nullement absente chez le Suisse. L'appropriation et le travestissement dont la montagne fait l'objet dans les Alpes, la source de qualités indispensables à l'affirmation d'une nation qu'elle recèle dans les Montagnes Rocheuses convergent, par des chemins différents, à l'expression d'un principe intangible. La montagne est l'œuvre de Dieu et à ce titre elle doit être protégée contre toute atteinte.

Ce dogme ne remet pas en cause le fait qu'elle puisse être "utilisée" afin de permettre aux montagnards de vivre grâce au tourisme pour Marc Dufour, et aux Canadiens de se reconnaître dans une nation unie grâce à la construction d'une ligne de chemin de fer pour George Grant. Dans cette perspective, le protectionnisme n'est pas dissociable de l'interventionnisme, mais celui-ci doit respecter les cadres empêchant toute remise en cause de l'intégrité de la nature. Dans le débat opposant la religion à l'environnement, les certitudes sur l'attitude bienveillante qui aurait fait de la sensibilité réformée la protectrice de la nature n'entrent pas en contradiction avec son utilisation mesurée. Elles s'adosent mutuellement dans une alliance qui prend appui dans des convictions religieuses. Replacées dans ce contexte précis, les thèses de White ne trouvent pas plus de confirmation que d'infirmité ni les thèses qui assurent à la religion réformée une spécificité. Mais la solidité de la relation reste néanmoins, sur le plan méthodologique, encore à mieux démontrer car le lien causal est loin d'être évident.

D'autres facteurs ont joué leur rôle, géostratégiques, économiques, technologiques, politiques dans cette course effrénée vers l'exploitation de la nature. Mais il n'en reste pas moins qu'à terme, l'exploitation touristique intensive n'empêche pas en Suisse, parmi d'autres justificatifs, une prise de conscience écologique dont l'un des aboutissements sera la création d'un parc national en 1906¹. Au Canada, la détermination que l'on met à construire le chemin de fer transcanadien est aussi le prélude à la création de parcs nationaux, le premier étant celui de Banff en 1885².

¹ Patrick Kupper, *Wildnis schaffen. Eine transnationale Geschichte des Schweizerischen Nationalparks*, Haupt : Bern, 2012.

² E. J. Hart, J. B. Harkin : *father of Canada's National Parks*, University of Alberta Press : Edmonton, 2010.



Jasper House (*artiste inconnu ; peut-être un collaborateur de l'imprimeur George-Édouard Desbarats*), illustration de la 1^e édition de George M. Grant, *Ocean to Ocean : Sandford Fleming's Expedition through Canada in 1872*, James Campbell & Son : Toronto 1873 (réproduite par Google/Archive.org, <https://archive.org/details/oceantooceansan00grangoog>).